

LA NOTION DE “RÉCIT EXEMPLAIRE” CHEZ TZVETAN TODOROV

Jean Verrier¹

Le parcours critique de Tzvetan Todorov, depuis la première publication, *Littérature et signification*, en 1967, jusqu'à *L'homme dépaycé* qui vient de paraître, convient particulièrement bien au thème : “De la narratologie à l'ethnologie” (mais on pourrait dire aussi : de la *Grammaire du Décaméron*, 1969, à *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, 1995). J'ai essayé de montrer ailleurs² la continuité sous l'apparente rupture dans cette œuvre qui s'étend maintenant sur une trentaine d'années.

Les dernières publications de Todorov peuvent être rangées sous deux rubriques : “la critique dialogique” qu'illustre, par exemple, sa contribution aux *Mélanges sur l'œuvre de Paul Bénichou* (Gallimard, 1995), et “le récit exemplaire” auquel sera consacré cet article. Pour cela, remontant dans l'œuvre à partir des derniers textes publiés, où la notion est le plus clairement formulée et illustrée, j'ai tiré le fil rouge du “récit exemplaire” jusqu'à *La conquête de l'Amérique*, et en-deçà, là où notre regard d'aujourd'hui le voit se dessiner dans les toutes

¹ Professeur de littérature française à l'Université de Paris VIII.

² J. VERRIER, *Tzvetan Todorov, du formalisme russe aux morales de l'Histoire*, Paris, Éd. Bertrand-Lacoste, 1995.

premières analyses de textes littéraires. De cette première exploration j'ai retenu une douzaine de titres¹.

Cependant, après examen du corpus, j'ai jugé préférable de ne pas suivre cet ordre rétro-chronologique, mais de partir plutôt de l'ouvrage où le récit exemplaire apparaît le mieux défini : *Une tragédie française*, paru en 1995. Je remonterai ensuite vers des formes antérieures moins nettement dessinées mais qui n'en sont pas pour autant moins intéressantes, pour terminer par une brève analyse des derniers avatars du récit exemplaire tels qu'ils apparaissent dans *L'homme dépaycé* (octobre 1996). Une modeste typologie des différentes formes du récit exemplaire pourra suivre cet examen du corpus qu'accompagneront quelques considérations d'ordre général.

Une tragédie française : histoire, éthique et esthétique

Une première séquence narrative est résumée sous la forme suivante dès la deuxième page de l'Avant-propos :

Un groupe de juifs avait été raflé, pendant l'été 1944, à Saint-Amand, et ils avaient été tués dans les puits de Guerry (p. 8).

Après enquête, c'est-à-dire rencontre de témoins, lecture de manuscrits, d'articles de presse, d'archives locales, en bref, après un véritable travail d'historien, Todorov découvre que ce crime nazi

¹ 1. *L'homme dépaycé*, Paris, Éd. du Seuil, coll. L'Histoire immédiate, 1996. 2. *Guerre et paix sous l'occupation, témoignages recueillis au centre de la France* (avec Annick Jacquet), Paris, Arléa, 1996. 3. *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1996. 4. *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, Paris, Éd. du Seuil, coll. La couleur des idées, 1995. 5. *Une tragédie française. Été 1944: scènes de la guerre civile*, Paris, Éd. du Seuil, coll. L'Histoire immédiate, 1995. 6. *Au nom du peuple, témoignages sur les camps communistes* présentés par Tzvetan Todorov, traduits du bulgare par Marie Vrinat, Paris, Éd. de l'Aube, coll. Regards croisés, 1994. 7. *Face à l'extrême*, Paris, Éd. du Seuil, coll. La couleur des idées, 1991 (réédité en coll. Points dans une version légèrement différente). 8. *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Poétique, 1984. 9. *Récits aztèques de la conquête*, textes choisis et présentés par Tzvetan Todorov et Georges Baudot, Paris, Éd. du Seuil, 1983. 10. *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Éd. du Seuil, 1982. 11. "Le jeu de l'altérité : Notes d'un souterrain, de Dostoïevski" in *Poétique de la prose*, suivi de *Nouvelles recherches sur le récit*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points, 1987, voir aussi Éd. du Seuil, 1978, et Aubier-Montaigne, 1969. 12. "Les fantômes de Henry James", in *La notion de littérature et autres essais*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points, 1987, voir aussi GF, 1992, 1970, et Éd. du Seuil, 1971.

contre l'humanité s'inscrit dans un épisode de la guerre civile qui opposa dans la région miliciens et résistants. Il écrit : "Je ne pouvais plus m'arracher à cette histoire" (p. 8).

Une première raison en est que cette histoire, à la différence d'autres épisodes de la guerre, "met des individus aux prises les uns avec les autres et engage donc leur responsabilité personnelle" (p. 9). Donc cette histoire "incite à engager un débat éthique" (p. 9). C'est la définition élémentaire du récit exemplaire : une histoire véridique dont le narrateur tire une leçon de morale. On peut ajouter que la question de l'exemplarité rejoint celle des rapports du particulier à l'universel, ou au général, question qui a toujours accompagné la réflexion de Todorov dès ses premiers travaux de théorie littéraire. Mais les universaux (les notions de linguistique générale par exemple) ne sont pas nécessairement moraux même s'ils ont rapport au vrai. Or c'est à l'exemplarité morale que s'intéresse aujourd'hui Todorov.

J'ai fait tout mon possible pour établir la vérité des faits (...) mais je sais qu'elle reste fragile et que je pourrais apprendre, demain, des détails, ou des implications des actes que je décris, qui m'ont échappé et qui modifieraient la construction d'ensemble (p. 10).

L'histoire est "véridique", c'est-à-dire vérifiable par examen des documents qui ont servi à l'établir et d'autres documents inconnus de l'enquêteur, mais elle n'est appréhendée, désignée, qu'à travers une "reconstitution des événements". Non seulement le narrateur s'engage volontairement par le jugement moral qu'il porte sur les acteurs de l'histoire, en particulier dans l'épilogue, mais, on le sait bien, il ne peut s'absenter totalement de l'histoire qu'il reconstitue par son récit.

Au plan éthique, bien que, selon Todorov, "les différents personnages méritent des jugements nuancés" (Épilogue, p. 143), il condamne ceux, quel que soit leur parti, qui sont prêts à "sacrifier les êtres (la population civile de Saint-Amand) au bénéfice des principes" et fonde tout son espoir sur les "vertus humbles et quotidiennes" (voir aussi *Éloge du quotidien*, Adam Biro, 1993).

Où les choses se compliquent un peu, c'est lorsqu'il note (de nouveau dans l'Avant-Propos) : "Après tout, n'importe quelle histoire, pour peu qu'on la creuse suffisamment, peut acquérir une telle vertu exemplaire" (p. 9). N'importe quelle histoire pourrait devenir récit exemplaire ? Or ce n'est pas seulement la possibilité de combiner une histoire véridique avec une leçon de morale (comme une fable se compose d'une histoire imaginée et d'une morale tirée à

la fin en quelques lignes) qui fait aux yeux de Todorov l'intérêt particulier des "événements de Saint-Amand". Mais c'est aussi le fait que le récit lui semble pré-construit dans sa configuration (mais son sens n'est pas donné). C'est la seconde raison de l'espèce de fascination qu'exercent sur lui ces événements : il ne peut se

libérer du sentiment que quelqu'un avait conçu et articulé toutes ces actions, à la manière d'un auteur de tragédie (...) comme si on avait voulu produire une forme esthétiquement parfaite (p. 9).

Autrement dit, l'histoire se présenterait directement sous forme d'un récit, d'un récit véridique, esthétique, et source (ce qui serait toujours possible) d'une réflexion morale. Mais, alors qu'il vient de préciser : "cette forme était incontestablement une tragédie", il ajoute quelques lignes plus bas : "J'ai longtemps hésité sur la forme exacte à donner à ce récit exemplaire" (p. 10). Il faudrait interroger cette contradiction qui n'est peut-être pas qu'une négligence de style. Todorov ajoute :

N'étant pas Shakespeare, j'ai aussitôt renoncé à celle [la forme] qui aurait le mieux convenu, la tragédie proprement dite. D'un autre côté, la seule publication de quelques témoignages n'aurait pas suffi à mettre en lumière tous les aspects essentiels de l'histoire. J'ai donc opté pour une solution mixte (p. 10).

En effet, le titre du livre (une "tragédie" française), le découpage en trois "actes", la liste des personnages donnée en tête, font ressembler ce texte au texte d'une tragédie, bien qu'il ne soit pas dialogué, tandis que le titre du dernier chapitre : "Épilogue" relèverait plutôt du roman. Mais ce n'est que l'enveloppe. Ce qui était désigné dans l'Avant-Propos comme "une forme esthétiquement parfaite" reparaît dans l'Épilogue à la fois avec les expressions "ses qualités dramaturgiques" (p. 142) et "cette interdépendance des épisodes n'est pas seulement narrative" (p. 143). Le tragique est ainsi lié au formel, au narratif, au dramatique :

Il n'en reste pas moins que la force de connexion entre les épisodes est grande, et qu'elle provoque cet effet paradoxal et proprement tragique : avec les meilleures intentions du monde, on peut aboutir à l'enfer le plus noir (p. 143).

Dans la phrase précédente, il avait pris soin de reconnaître que "cette impression de fatalité est, bien entendu, en partie une illusion imposée par notre regard rétrospectif". On peut penser ici à la confusion entre idéologique et narratologique que l'on a reprochée à

Propp, l'auteur de *Morphologie du conte* que Todorov a contribué à faire connaître en France. Propp ne veut pas tenir compte des motivations des personnages, seules comptent leurs actions, définies aussi par leur place dans l'intrigue, et le résultat de celles-ci. Ainsi est héros celui qui triomphe de l'agresseur. Un personnage animé des meilleures intentions du monde mais qui est vaincu ne sera pas identifié comme un héros malheureux mais comme un faux héros. C'est rétrospectivement que le personnage est défini. Quels sont les rapports entre ce que Todorov appelle "l'éthique de responsabilité" (qui consiste à tenir compte du mal qui pourrait découler d'une action que l'on croit bonne) et "l'éthique de conviction" (qui consiste à choisir son destin plutôt qu'à se le laisser imposer) ?

En relevant les premières phrases d'une suite de paragraphes à la fin de l'Épilogue, je retiens la répétition des liens entre le narratif, l'éthique et l'esthétique dans le récit exemplaire tel qu'il est illustré dans *Une tragédie française* :

A plusieurs égards, l'histoire de la libération de Saint-Amand est exemplaire plutôt qu'exceptionnelle : en cet été 44 on en rencontre bien d'autres pareilles. Ce qui en fait un cas à part, ce ne sont pas ses caractéristiques historiques mais, si l'on peut dire, ses qualités dramaturgiques et éthiques (p. 142).

En parlant de qualités dramaturgiques j'entends ceci : dans la vie réelle, beaucoup de gestes relèvent du hasard et nous laissent une impression d'arbitraire; les "causes" n'ont souvent pas de suite, les "effets" surgissent de nulle part. Ici au contraire, et de façon répétée, les actions s'enchaînent les unes aux autres, s'appellent et se répondent (p. 142).

Cette interdépendance des épisodes n'est pas seulement narrative, elle touche aussi à la valeur morale des actes (p. 143).

Quant au plan éthique, ce qui frappe dans cette histoire, c'est que ses différents personnages méritent des jugements nuancés (p. 143).

Une dernière remarque sur ce livre : comme plusieurs autres, on le verra, il commence par une anecdote :

En ouvrant le journal ce matin, j'y ai aperçu à ma surprise le nom de la ville de Saint-Amand-Montrond. Il s'y trouvait à cause d'une affaire ancienne, un massacre particulièrement révoltant, datant du temps de l'occupation (p. 7).

C'est un récit "en direct", fait au plus tard le soir de l'événement rapporté (on aurait pu trouver "ce matin-là") même si, un peu plus

loin, la distance est prise : “nous nous trouvions, mon journal et moi, à ce moment même, dans les environs de Saint-Amand”.

Des témoignages : *Guerre et paix sous l'occupation, Au nom du peuple, Face à l'extrême*

“La seule publication de quelques témoignages n’aurait pas suffi à mettre en lumière tous les aspects essentiels de l’histoire” écrit Todorov dans l’Avant-Propos de *Une tragédie française*. En fait, cette publication de quelques témoignages suivra d’un an, bien que commencée antérieurement, avec l’aide de l’ancien maire d’une commune voisine de Saint-Amand : Annick Jacquet. Ce sera *Guerre et paix sous l’occupation*. Ce qui différencie ce livre d’un récit exemplaire, c’est d’abord qu’on n’y trouve pas de leçon morale explicite :

En aucun cas cependant nous n’avons voulu porter de jugements; il ne s’agit pas d’un commentaire moral ou politique (Avant-Propos, p. 17).

Le livre se présente comme une suite de témoignages, regroupés en chapitres et reliés entre eux par un texte de liaison. Mais cet état antérieur au récit exemplaire est cependant intéressant parce qu’il en éclaire certains aspects. Sur la question de la vérité par exemple, on lit ceci dans l’Avant-Propos :

On pourrait se demander : mais ce que racontent ces témoins, est-ce, oui ou non, la vérité ? (...) la réponse à cette question n’est pas tout à fait simple. D’abord, bien sûr, la mémoire humaine est faillible (...) Cependant (...) nous pouvons facilement contrôler le côté factuel des récits (...) (p. 15 et 16).

Quant à la reconstitution des événements, à la construction de ce récit composite dont l’auteur est un “être collectif, une partie importante de la population au centre de la France” (p. 15), elle est plus importante qu’il n’y paraît et que Annick Jacquet et Tzvetan Todorov (dont les noms figurent quand même sur la couverture) veulent bien l’écrire :

Pendant un an et demi, de mai 1992 à novembre 1993, nous avons enregistré les témoignages de tous ceux qui ont bien voulu se confier à nous (...); ensuite nous les avons transcrits, les avons regroupés par thèmes, en avons écarté les digressions et atténué un peu le style oral (p. 14).

Jacquet et Todorov tiennent à se démarquer des historiens traditionnels, pour se rapprocher plutôt des romanciers :

Les vrais rivaux des témoins ne sont pas les historiens, mais les romanciers qui recréent, eux aussi, la vie telle qu'elle est vécue par les individus. Ce livre est donc, si l'on veut, un roman vrai (p. 16).

On est loin, au moins dans les intentions ainsi exprimées par les deux "auteurs" de ce livre, de la simple transcription de quelques témoignages. Si bien que l'on n'est pas trop étonné de retrouver dans les toutes dernières lignes de cet Avant-Propos, après le véridique et l'esthétique, le troisième élément constituant du récit exemplaire, à savoir l'éthique, la leçon de morale ici transmise en direct :

Mais notre plus grande reconnaissance va aux témoins eux-mêmes pour leur confiance et pour la leçon de vie qu'ils nous ont communiquée (p. 17).

Je rangerais volontiers ce livre parmi les "autobiographies de ceux qui n'écrivent pas" (ou "autobiophonies transcrites") ainsi que les appelle Philippe Lejeune¹, en soulignant un aspect thématique que l'on retrouve dans la plupart des récits exemplaires de Todorov : "Ce livre raconte la vie quotidienne des Français dans les circonstances extrêmes".

"Extrême" : le mot frappe dans *Face à l'extrême*, titre du livre qui, en 1991, (année aussi de la parution des *Morales de l'Histoire*) appelait ce commentaire dans *Le Monde des livres* : "A partir de l'expérience extrême des camps Todorov renoue avec un humanisme longtemps relégué au magasin des naïvetés" (15 mars 91). En page IV de couverture, on lit :

Nous avons fait la découverte du régime politique extrême, le totalitarisme, et de son extrême à lui, les camps.
Cette institution macabre se prête à toutes sortes de commentaires, historiques, politiques, psychologiques. Celui que je propose ici, à travers une enquête narrative et personnelle, est différent : il a trait à la morale.

Enquête, narrative, personnelle, morale : on retrouve les composantes du récit exemplaire. Mais ce livre est fait d'une multitude de récits dont certains sont déjà des récits exemplaires. Le corpus se compose en effet d'une centaine de textes liés aux camps totalitaires

¹ Au dernier chapitre de *Je est un autre, L'autobiographie, de la littérature aux médias* (Paris, Éd. du Seuil, 1980).

et cités en fin de volume. Cependant si parfois les récits semblent offrir directement leur leçon, sans commentaire (“les récits des camps m’ont convaincu que les actions morales sont toujours assumées par un individu”, p. 321), Todorov prenait soin de noter dans son Prologue :

Les événements ne révèlent jamais tout seuls leur sens, les faits ne sont pas transparents; pour apprendre quelque chose, ils ont besoin d’être interprétés. Et de cette interprétation je serai seul responsable; c’est ma leçon des camps et du totalitarisme que je vais essayer de dire ici (p. 36).

Voici une nouvelle précision sur ce rapport complexe du récit et de la leçon, du narratif et de l’éthique, de l’esthétique et de l’éthique, en conclusion à l’examen du livre de la journaliste anglaise Gitta Sereny : *Au fond des ténèbres* (1974) constitué par le récit des entretiens qu’elle a eus, à la prison de Düsseldorf, avec Franz Stangl, l’ancien commandant de Sobibor et de Treblinka :

Ce récit de vie n’illustre pas une théorie quelconque, même s’il est riche en enseignements; il pratique la pensée narrative plutôt que l’analyse conceptuelle –et prouve par là même la possibilité de penser et d’analyser en racontant. C’est ce qui fait que le livre de Sereny, comme les œuvres d’art, se prête mal au résumé (...) (p. 302).

Et dans une “Note sur la morale” en fin d’Épilogue :

On s’insurge, (...), contre les tentatives de certains contemporains pour nous “faire la morale”; mais faire la morale n’est pas une action morale.

Celles-ci [les actions morales] impliquent (...) qu’elles soient accomplies par le sujet même de l’action, un individu (subjectivité), et qu’elles s’adressent à d’autres individus (personnalisation) (p. 322).

(...) Aussi ce livre même, qui parle de morale, ne constitue-t-il pas nécessairement en lui-même un acte moral; il pourrait l’être toutefois, au même titre que n’importe quelle activité de l’esprit (p. 324).

Au commencement est le récit. Ce livre aussi, *Face à l’extrême*, comme plusieurs autres, commence par le récit de la visite que fit Todorov en 1987, à Varsovie, à l’église du Père Popieluszko, noire de monde, et au cimetière juif déserté et envahi par la végétation. Du malaise qui naît de cette double visite vient le besoin de lire des histoires polonaises, et justement deux livres conseillés pendant le voyage à Varsovie. Le premier de ces livres est *Varsovie 44*.

L'insurrection, dans lequel Jean-François Steiner rapporte les entretiens qu'il a eus avec des acteurs de l'insurrection de l'Armée polonaise de l'intérieur, liée à Londres, l'été de 1944, alors que les troupes soviétiques étaient aux portes de la ville. Le second s'intitule *Prendre le bon Dieu de vitesse*, dans lequel Hanna Krall interroge Marek Edelman, un des dirigeants de l'insurrection du ghetto juif de Varsovie au printemps 43. Dans sa traduction française¹, il est précédé du récit de l'insurrection rédigé en 1945 par Edelman lui-même. Après la lecture du premier de ces livres Todorov, écrit :

à travers le récit minutieux de la montée des passions et de l'enchaînement des événements, j'en suis venu à lire une réflexion sur l'héroïsme (p. 11).

Et après celle du second il conclut :

La relation entre récit et héroïsme forme aussi un des principaux thèmes du deuxième livre que l'on m'avait recommandé en Pologne (p. 20).

L'exposé de cette relation mériterait d'être repris en détail, je retiens seulement ici le lien de nouveau établi entre narration et éthique dans ce qui apparaît donc bien comme étant des récits exemplaires.

La différence principale entre *Une tragédie française* et les récits exemplaires de *Face à l'extrême*, auxquels on pourrait joindre, de ce point de vue, ceux de *Guerre et paix sous l'occupation* et ceux de *Au nom du peuple*, pourrait être, à première vue, que le premier récit est écrit, construit par Todorov, alors que les autres sont recueillis et lus. Dans ce dernier cas, c'est la lecture qui peut être dite exemplaire. Mais la distinction est fragile et il n'y a pas de solution de continuité entre ces deux cas, il n'y a qu'une différence de degré. Dans la Préface de *Au nom du peuple*, ("Témoignages sur les camps communistes"), on trouve cet avertissement et cette appréciation qui rappellent ce que j'ai relevé dans l'Avant-Propos de *Guerre et paix sous l'occupation* :

Les auteurs de ce livre ne sont pas des écrivains; du reste, leurs paroles n'ont pour bonne part pas été écrites mais dites, et ce qu'on lira ici est leur transcription. Ils n'ont pas forcément reçu une éducation très poussée, et on peut les juger maladroits. De leurs propos émane pourtant une telle vérité qu'on se trouve soudain saisi par leur force (p. 12).

¹ *Mémoires du ghetto de Varsovie*, Paris, Éd. du Scribe, 1983.

Ces témoignages, transcrits et traduits du bulgare, sont des récits véridiques qui comportent parfois des jugements moraux formulés par les témoins eux-mêmes, on peut donc dire que ce sont déjà des récits exemplaires. Todorov les compose pour en faire ce qu'on pourrait appeler un méta-récit exemplaire. Avec *Une tragédie française*, Todorov construit un récit qu'il veut exemplaire et qui se caractérise surtout par l'unité d'action et de narrateur. Fera-t-on reposer la spécificité du récit exemplaire sur la simple intention de l'auteur ? En ce cas on se rapproche beaucoup de la fable ou de la parabole, à cette simple différence que le récit exemplaire chez Todorov est toujours "véridique".

Du petit livre (61 petites pages) intitulé *Les abus de la mémoire*, je retiens la reprise d'une histoire racontée par Amerigo Vespucci, qui constate que les Indiens ne se livrent pas bataille pour étendre leur territoire mais simplement "en raison d'une haine ancienne, installée depuis longtemps en eux". Et Todorov note aussitôt : "A cet exemple presque mythique d'abus de la mémoire, on peut sans mal en ajouter d'autres, tirés de l'actualité" (exemple mythique et récit exemplaire sont très proches), et d'évoquer les justifications des Serbes à leur agression contre les Bosniaques et les Croates.

Déjà avec *La conquête de l'Amérique...*

Précisément, si l'on remonte encore dans l'œuvre de Todorov jusqu'à ce livre : *La conquête de l'Amérique* (1982) qu'il rapporte d'un voyage au Mexique et dont le sujet a un peu surpris les lecteurs de *Poétique de la prose* ou des *Théories du symbole*, on y voit, dans la démarche et dans certaines formules, l'annonce du récit exemplaire :

Je veux parler de la découverte que le je fait de l'autre (...).
Mais comment en parler ? (...) J'ai choisi de raconter une histoire. Plus proche du mythe que de l'argumentation, elle s'en distingue cependant sur deux plans : d'abord parce que c'est **une histoire vraie** (ce que le mythe *pouvait* mais ne *devait* pas être), ensuite parce que mon intérêt principal est moins celui d'un historien que d'**un moraliste**; c'est le présent qui importe plus que le passé. A la question : comment se comporter à l'égard d'autrui ? je ne trouve pas moyen de répondre autrement qu'en racontant une **histoire exemplaire** (ce sera le genre choisi), une **histoire donc aussi vraie que possible** mais dont j'essaierai de ne jamais perdre de vue ce que les exégètes de la Bible appelaient le sens tropologique, ou

moral. Et dans ce livre alterneront, un peu comme dans un roman, les résumés, ou vues d'ensemble sommaires; les scènes, ou analyses de détail farcies de citations; les pauses, où l'auteur commente ce qui vient de se passer; et, bien entendu, de fréquentes ellipses, ou omissions : mais n'est-ce pas le point de départ de toute histoire ? (pp. 11 et 12).

Il y a ici tous les ingrédients du récit exemplaire. Je les ai soulignés. Avec déjà le "comme un roman" que l'on retrouve dans le sous-titre de *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, publié en 1984 (dernier volet d'une recherche inaugurée par *Théories du symbole* et conduisant à la notion de "critique dialogique"). La page IV de couverture de *La conquête de l'Amérique*, signée "T.T.", reprend l'expression "histoire exemplaire" et lie de nouveau éthique et narratif, et même "sémiotique" :

En même temps, cette recherche éthique est une réflexion sur les signes, l'interprétation et la communication : car le sémiotique ne peut être pensé hors du rapport à l'autre.

Enfin, toujours au sujet de *La conquête de l'Amérique*, on peut remarquer que le rapport de ce livre avec *Récits aztèques de la conquête* est du même ordre que celui de *Une tragédie française avec Guerre et paix sous l'Occupation*.

Et la littérature ?

"Un peu comme dans un roman" (*La conquête de l'Amérique*), "Un roman d'apprentissage" (*Critique de la critique*), "un roman vrai" (*Guerre et paix sous l'occupation*), les références à la littérature sont nombreuses. Avec modestie, Todorov suggère que son travail d'écriture pourrait avoir à faire avec l'écriture littéraire. On peut aller plus loin dans cette direction et voir dans plusieurs de ses lectures d'œuvres littéraires la construction de récits exemplaires (il est aussi l'auteur d'un article intitulé "La lecture comme construction", in *Les genres du discours*, 1978).

Dans *La vie commune*, essai de réflexion et de synthèse, il n'hésite pas à "faire un usage plus large que de coutume, des œuvres d'écrivains : poètes, romanciers, autobiographes ou essayistes" (Avant-Propos, p. 11), convaincu que "les œuvres sont plus intelligentes que leurs auteurs, et les interprétations que nous en donnons que nous-mêmes" (p. 12). Il utilisera donc, pour cet "essai

d'anthropologie générale" histoires, exemples, cas particuliers, tirés de l'observation de la vie commune comme de "la pensée littéraire" telle qu'il la lit dans, par exemple, *Notes d'un souterrain* de Dostoïevski, nouvelle pour laquelle il avait écrit une préface en 1969 dans la collection bilingue Aubier-Montaigne et qu'il reprend dans l'édition de poche de *Poétique de la prose* en 1987, avec un nouveau titre : "Le jeu de l'altérité : *Notes d'un souterrain*", faisant ainsi entrer le texte de Dostoïevski dans la série des récits exemplaires. Dans *La vie commune* il fait un même usage d'un "bref récit" de Beckett (*Compagnie*), d'une "scène" de *La recherche du temps perdu*, etc. Mais il faudrait aussi citer les lectures de certaines nouvelles de Henry James, publiées dans les années 70. Ici encore on peut parler de "lectures exemplaires" comme on parle de "lectures littéraires".

Un homme dépaycé : les derniers avatars du récit exemplaire

Le dernier livre de Tzvetan Todorov vient de paraître. Il se compose de trois parties : "Originaire de Bulgarie", "Citoyen en France", "Visiteur aux États-Unis". La seconde partie est la plus longue. Au cours des six chapitres qui la composent, il est question au moins de quatre procès. On peut tous les considérer comme des récits exemplaires : "les procès" Kravtchenko et Rousset, l'"affaire" Touvier et "l'affaire" Rushdie. Les trois premiers font les titres de deux chapitres. Histoires véridiques dont le récit est le fruit d'enquêtes poussées, elles appellent toutes un jugement moral. Dans *Une tragédie française*, Todorov faisait le procès imaginaire des acteurs de la guerre civile, ici il travaille sur des procès véridiques, des procès tout faits. Se pose donc, comme au second degré du récit exemplaire, la question de l'exemplarité de ces procès, voire de l'exemplarité de la France "pour la manière dont elle gère son passé".

Todorov rappelle que Kravtchenko, réfugié politique soviétique, avait publié en 1946 un "récit de sa vie", *J'ai choisi la liberté*, dans lequel il dénonçait le Goulag. Le procès qui l'oppose en 1949 au journal communiste français *Les Lettres françaises* voit ce journal condamné à des "peines dérisoires". La question que se pose alors Todorov est la suivante :

comment se fait-il que les récits bouleversants des anciens pensionnaires du Goulag, la lecture des documents soviétiques concernant les

purges et les camps n'aient pas impressionné davantage juges et public ? (p. 90).

C'est le pouvoir d'exemplarité du récit des témoins qui est ici en cause. Même observation à propos du procès Rousset. David Rousset, militant trotskiste rescapé des camps nazis, auteur de *Les jours de notre vie* et de *L'univers concentrationnaire*, lance une enquête sur les camps soviétiques et se retrouve lui aussi en procès avec *Les Lettres françaises*. Le journal publie un article intitulé : "Pierre Daix, matricule 59807 à Mauthausen, répond à David Rousset". Il oppose à Rousset sa propre expérience de l'extrême. Ce que Daix appelle "l'expérience décisive" "ne suffit donc pas pour déterminer la conduite des hommes" note Todorov. Trente ans plus tard, en 1976, dans son autobiographie, *J'ai cru au matin*, Daix explique qu'il a bien rencontré dans les camps nazis des soviétiques qui sortaient du Goulag. Mais il pensait alors que c'était justement leur passage dans les camps de "rééducation" qui en avait fait des héros de la lutte contre le nazisme. Limites du pouvoir du récit exemplaire! On pense à ces Tiv du Nigéria auxquels une anthropologue américaine raconte *Hamlet* et qui en font, par une suite d'adaptations, un de leurs contes, dépossédant ainsi la narratrice de son propre récit¹.

Sur la façon dont Todorov rapporte "l'affaire Touvier" dans *L'homme dépaysé*, je ferai cinq remarques :

1. Enfin arrêté, inculpé, jugé, Touvier bénéficie en avril 1992 d'un "non-lieu". Comme si son histoire n'était pas jugeable, n'était pas ce que Todorov appelle un "récit exemplaire". Encore un exemple des limites de l'exemplarité.
2. Todorov va alors discuter les arguments de la défense, comme ceux de la partie civile qui est divisée lors du nouveau procès en cassation qui s'ouvre en 94 et qui s'achèvera par la condamnation de Touvier à la prison à perpétuité (à un moment de ce deuxième procès, si on prouve que Touvier ment, il est sauvé, si on laisse Touvier dire sa vérité, il est condamné). Todorov juge les juges.
3. Mais il semble plus facile de juger le passé. ("En relisant ces histoires vieilles d'un demi-siècle, on se sent emporté par l'indignation", p. 95). Dans les deux procès précédemment examinés, le recul permettait de "porter des jugements de valeur [qui, selon Todorov] n'ont rien d'arbitraire". En effet, dans la mesure où, à partir de 1950

¹ Cf. J. VERRIER, "Un Hamlet africain", *Revue des Sciences humaines*, n° 240, déc. 1995, Université de Lille III, pp. 159 à 178.

“on choisit de reconnaître l’existence des camps soviétiques et de les dénoncer; ou bien de les ignorer et de les cacher” (p. 95), Todorov n’hésite pas à dire que Germaine Tillon était du bon côté et Marguerite Duras du mauvais.

4. Sans prétendre explicitement détenir la vérité, progressivement, il pense pouvoir dire “ce qui s’est réellement produit” dans l’affaire Touvier, un peu comme un auteur de roman policier :

Il me semble que sa décision (celle de faire fusiller sept juifs) ait trouvé sa forme définitive à ce moment-là (...).

Un autre indice de ce qui s’est réellement produit se trouve dans quelques gestes de Touvier (...).

Ces coïncidences ne sont pas des preuves; mais elles rendent plus que vraisemblable l’hypothèse selon laquelle Touvier était lui-même à l’origine de la décision (p. 114).

5. Dans un procès, l’accusation comme la défense, chacune de leur côté, essaient de reconstituer une histoire passée. C’est pourquoi elles intéressent, entre autres, le narratologue. Au deuxième degré, encore une fois, Todorov essaie de reconstituer le procès lui-même. Il le narre. Avec adresse, avec leurres, suspens et paralipses.

Par exemple, dans le récit du procès Touvier, juste après le résumé de la traque, de l’arrestation, du premier jugement, puis du coup de théâtre provoqué par le non-lieu, il marque une pause (“Cet épisode mérite, à lui seul, un plus long commentaire et demande un détour”) et il introduit deux commentaires successifs, d’abord sur les “crimes contre l’humanité”, puis sur le “non-lieu”. Quand il reprend le récit du procès mêlé à celui des événements de juin 1944 dont il connaît aujourd’hui le détail, il attend la fin du chapitre pour informer son lecteur que, dans un premier temps, on avait conduit vers le peloton d’exécution huit personnes et non pas sept. C’est Touvier qui, croisant dans l’escalier le seul non-juif du groupe, avait ordonné qu’il soit ramené en prison. Ce que Todorov interprète de la façon suivante : “Seuls les juifs doivent subir les représailles. Ce faisant, Touvier, signe, paradoxe des circonstances, sa propre condamnation”. C’est un bel exemple de ce que G. Genette appelle une “paralipse”. Elle a ici, dans les toutes dernières lignes du chapitre, l’effet d’un coup de théâtre aussi fort pour le lecteur que l’annonce du “non-lieu” l’avait été en son temps pour les contemporains. On est près du “roman vrai”.

On ne le lui reprochera pas, si l’on pense comme lui que “la littérature est bien une exploration du monde”, ce qu’il écrit à propos de

l'argument utilisé par Rushdie, dans sa lettre à Rajiv Gandhi, après l'interdiction des *Versets sataniques* en Inde, argument selon lequel il ne faudrait pas confondre fiction et histoire. Au contraire, pour Todorov, "l'écrivain de fiction est, lui aussi, engagé dans une quête de vérité – même si elle est de nature différente" (p. 161).

Dernière question : et si *L'homme dépaycé* était une variante du récit autobiographique ? Un récit exemplaire autobiographique.

Petite typologie

Pour rassembler les remarques qui précèdent et qui ont été faites au fil de la lecture d'une douzaine de livres et d'articles, je distinguerai, très provisoirement, six types de "récits exemplaires" :

1. Le récit exemplaire littéraire, de fiction (ex. : *Notes d'un souterrain* de Dostoïevski). Ce n'est pas une histoire véridique mais elle a sa forme de vérité et elle est porteuse de la plus grande "vérité de dévoilement". Mais comment distinguer les récits littéraires exemplaires de ceux qui ne le sont pas ? On ferait peut-être mieux de parler de "lecture exemplaire".

2. Le récit exemplaire de personnages historiques, comme le journal de Colomb, ou celui de Cortès, voyageurs qui sont allés à l'extrémité du monde.

3. Les récits exemplaires oraux, transcrits, réécrits, montés, de témoins qui ne sont pas des écrivains. "L'auteur", du point de vue éditorial, voudrait bien s'effacer devant l'auteur collectif ou individuel, la "leçon de vie" lui aurait été communiquée en direct par ces témoins auxquels il voue une reconnaissance. Pourtant il n'hésite pas trop à se dire "romancier". Ce sont les problèmes des récits autobiographiques de "ceux qui n'écrivent pas", de "la littérature au magnétophone"¹, la leçon morale en plus.

4. Le récit exemplaire fruit d'une refonte totale des témoignages, des lectures d'archives, de documents divers, et assumée par un narrateur unique. *Une tragédie française* en est à ce jour le meilleur exemple.

5. Les récits de procès composent une cinquième variété dont le dernier livre paru offre quelques bons exemples. Ce sont des récits faits par des témoins et leurs porte-parole qui tentent, par définition,

¹ Cf. Philippe LEJEUNE, *op.cit.*

de faire la vérité, récits dont la confrontation se conclut par un jugement assorti d'attendus. Todorov les "révise" en quelque sorte.

6. L'autobiographie exemplaire.

Dans tous les cas, lecture exemplaire et écriture intentionnellement exemplaire sont étroitement mêlées. La principale ligne de partage passe peut-être entre les récits véridiques, ceux qui peuvent être soumis à l'épreuve de vérité, et les autres, les récits intentionnellement fictifs, qui échappent à l'épreuve de vérité. Si bien que les jugements que porte Todorov sur des personnages de l'histoire contemporaine ou de l'histoire récente surprennent davantage certains lecteurs que ceux qu'il porte sur des personnages littéraires. Et cela même si les récits véridiques sont écrits comme des romans.

Quelques prolongements possibles en guise de fausse conclusion

Mon propos principal était de donner une idée de la notion de "récit exemplaire" chez Tzvetan Todorov.

Il faudrait maintenant croiser cette notion ainsi définie avec les définitions du récit comme "moyen de dire le monde" données par Paul Ricœur en référence auquel s'est placé l'Observatoire du récit médiatique, voir en quoi elle participe de la critique de cette "narratologie restreinte" à laquelle s'est livré Gérard Genette, en battant sa coulpe, dans *Fiction et diction* (1991), mais aussi essayer de lire tel ou tel récit exemplaire dans la "structuration pragmatique" que propose ci-dessus Jean-Michel Adam. Plus précisément encore se reporter aux articles de Karlheinz Stierle¹, de Susan Suleiman² et de Bruno Gelas³.

Mais ce serait le sujet d'un autre article, et pendant ce temps Tzvetan Todorov continuera à dire qu'il "préfère au système le récit", et à écrire ce qu'il appelle des "récits exemplaires".

¹ K. STIERLE, "L'histoire comme exemple, l'exemple comme histoire", *Poétique*, n°10, 1972.

² S. SULEIMAN, "Le récit exemplaire", *Poétique*, n° 32, 1977.

³ Br. GELAS, "La fiction manipulatrice", dans *L'argumentation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981.